

La nuance et la massivité dans l'œuvre de Vincent van Gogh

La création qui suggère la perfection est plus grande que celle qui la réalise. La perfection imparfaite de l'évocation est la grandeur de toute œuvre. L'évocation tient la création de l'éviction des limites, de leur fragilité intrinsèque appelant la profondeur et la majesté de la nuance. C'est le suggéré sur la courbe du suggestible qui donne vie à la création. La suggestion est le rêve dans la consistance. Le rêve dans la nuance est la suggestion. Il faut que la manifestation de la création porte ses nuances du relatif qui donne au désir la ductilité de soi, c'est-à-dire sa part de l'inachèvement postulée à la manifestation du désir. La ductilité de soi est le sens qui se réalise existence de l'Esprit à travers précisément le sens et l'aura du désir. Le mot aura rappelle la nuance et la suggestion comme réalités primordiales de la création. La ductilité est le sens qui transforme le désir en procession ou révélation de ses nuances. Ce qui est essentiel et véridique dans la création c'est la courbe infinie du désir, la courbe infinie de la vie, c'est-à-dire de la ductilité, d'aucuns préfèrent la nommer par l'appellation séculaire et humaine de conscience. La force révélatrice de la suggestion réside dans le fait de contourner la structure imposante et fixe de la sensation pour saisir l'étymon ductile du désir qui donne à la douleur la protension tenace de l'impression. Il y a dans l'œuvre de Vincent van Gogh une constante transformation de la sensation. Une transformation qui condense et redistribue les éléments objectifs de la sensation sur la tonalité *pathique* de l'impression. La transformation dans l'œuvre de Vincent van Gogh a la nature figurale de la *con-figuration*.

Nous allons voir au fil de ce texte que les énergies qui remplacent les formes et les entités de la sensation ont sur le support de la fusion propre à l'impression une tendance pathique propre à l'interférence, à l'œcuménisme. Or, chaque interférence, chaque esprit œcuménique authentique ne présente la figure au-delà de l'entité que sous la tendance d'une sorte de suspension de la centration représentative et propre à l'entité de la sensation. La suspension traduit le décalage opéré par la métaphysique de *concentration*. Il faut comprendre ici la concentration comme une transformation du centre et de l'entité selon la profondeur impressive et subjective d'une totalité nuancée et diffuse. La transformation induite de la nuance est la forme de l'impression qui impose à la totalité une trame dynamique gouvernée fatalement ou radicalement par la tonalité. D'où à proprement parler et d'où paradoxalement le jaillissement de la suspension, de l'atélique qui gouverne à son tour la totalité. Ce qui est important dans l'impression est justement cette ouverture de la totalité sur la fragilité de la conscience, du temps et de l'espace. Fragilité qui nécessite la suspension et aussi au lieu de l'absolu la nuance. La fragilité et la relativité de l'absolu sont aussi une qualité majeure de l'impression. Avant que je continue ma progression thématique et analytique je crois qu'une définition de l'atélicité s'impose.

Je réfère en premier lieu par *atélique* à la cessation dans l'impression de l'incarnation entitaire mécanique au profit d'une transformation qui est motivée substantiellement par la redistribution des traits définitoires, les traits définitifs, de l'entité, de la forme ou de la figuration. L'atélique est la suspension, selon la distribution de la nuance, de l'entité qui gouverne la totalité par la rupture. Il est le passage de la de la durée de rupture incarnée par la mesure ponctuelle de la sensation

à la durée de la relation incarnée par la mesure de la fusion de l'impression. Il est le passage de la totalité de la forme réduite à l'incarnation dans sa valeur la plus entitative, c'est-à-dire dans sa valeur la plus formelle, à la totalité de la relation, de la médiation, celle qui invente la conscience de la nuance ou l'heuristique de la nuance. L'atélique n'est donc pas l'incarnation des traits mais leur redistribution sur la forme fusionnelle de l'entité, redistribution et fusion possibles seulement grâce à l'impression. Il est donc rupture avec l'entité et intégration du ministère de la fusion.

Le mouvement de l'impression, le mouvement de la redistribution est d'une nature atélique. Même au niveau de la mouvance le point n'a pas de limite qui pourrait définir comme entité, qui pourrait scander la massivité par l'instantané comme unité temporelle ou le point comme unité géométrique. L'impression instaure au lieu de la scansion ou la rupture la courbe de la continuité et de la syntactique qui se détermine à partir d'une atélicité qui transforme la ponctualité en relation. L'atélicité détermine aussi pour la massivité et la rupture une suspension gestative de la subjectivité. La gestation comme pesanteur subjective est le plus grand miracle de la création impressive. La gestation et l'atélicité sont la mouvance de ce miracle qui contredit par la transformation, la profondeur et la possession la fragilité de l'impression. L'*atélicité* de l'impression est inversement proportionnel à la fois à l'instantané et à la fixité de la sensation. La sensation diminue quand l'impression augmente. Elle diminue dans sa fixité et dans son instantanéité. S'étale alors dans cette mouvance de la proportion inversée un équilibre intérieur, sous-jacent mais transparent pour être le cadran infini de la nuance. Dans l'art de Vincent van Gogh une immensité de la transparence infinitésimale déduite de la figure massive de la sensation vient nourrir la soif de l'éphémère à la massivité. La massivité de l'apparence se vide et la nuance infinitésimale s'emplit. La massivité transparente de la nuance se vivifie et la massivité de l'apparence diminue ou découvre la pente, la chute fondue, dans la fragilité de l'impression. Cette fragilité de l'impression constitue l'abîme de la transparence. Elle est l'abîme du regard et l'abîme de la possession.

Le thème saisissant qui ne se dérive pas de l'œil habitué à la syntaxe diurne de la lumière, le thème qui sature l'apparence, est tenu par la fragilité de la nuance. Cette fragilité de la nuance détrompe la massivité, la fixité et la rupture trompeuses de la sensation qui signifient en l'occurrence et absolument, l'apparence. L'œuvre de Vincent van Gogh approche la sensation et l'apparence à travers la nuance. La rupture et la fixité sont des structures de l'apparence qui n'appartiennent pas à l'essence de l'art goghien que pour autant que cette appartenance cherche son être dans la fragilité de la nuance et la fragilité de l'ombre. L'art de Vincent van Gogh sait que la continuité se donne à travers la fragilité et à travers la suspension. Une suspension qui ne signifie pas la stagnation ou la fixité parce qu'elle relève de l'appartenance profonde et médiatrice à la fragilité. Dans ce contexte on pourrait dire que l'art de Vincent van Gogh développe avant tout une profondeur de l'impression qui tient à toutes les stases de sa fragilité, à la fragilité totale, contre les principes élémentaires et réducteurs de la sensation et de son pendant objectif : la massivité. Pour l'impression, la massivité est élémentaire. Elle ne rend pas compte de la totalité de l'être du point de vue de la fragilité ou de la nuance. Ceux qui se tiennent à la massivité saisissent de l'œuvre de Vincent van Gogh l'élémentaire et non la totalité. J'entends ici par élémentaire l'incarnation physique et formelle de l'entité, la structure de l'entité comme rupture avec l'être, l'absence de la forme à la nuance. La rupture est par essence élémentaire, l'élémentaire est par essence rupture. Il y a sans aucun doute

dans le sens de l'élémentaire la fixité de la conscience et la dynamique de la fragmentation. Ceux qui prétendent donc à l'art de Vincent van Gogh la structure de l'élémentaire donne à l'être goghien la massivité de l'apparence et le sens de la rupture qui dysfonctionnalisent ou neutralisent l'impression elle-même. Ils destituent la conscience de l'impression et font germer le neutre dans la présence. Ils renient à l'art goghien l'esprit profond de son être et de son essence, à savoir l'impression. Ils récuse la fragilité de la participation et de la vision qui donne à l'impression le sens de la continuité et de la relation. Ils suspendent la profondeur par l'apparence alors que l'art goghien tend à suspendre l'apparence par la profondeur dans un acte créateur radicalement représentatif de l'*immanence* de l'impression et de la consistance de la gestation qui en découle. La suspension dont il est souvent question dans ce texte formule dans la teneur de la transformation et de la continuité le mot biologique de la gestation. La suspension est la gestation de la subjectivité à travers les stases de la nuance. S'il est nécessaire de fixer une forme radicale à l'impression goghienne, il sera totalement pertinent d'avancer cette forme biologique de la suspension qui tend à incarner la totalité de la subjectivité à partir de la nuance. L'impression tient de la gestation biologique l'absence de l'élémentaire, la dérive de la forme, la fragilité de la conformation, c'est-à-dire tout ce qui relativise la massivité dérivée de la sensation, de l'apparence et tout ce qui conduit à la prééminence de la nuance. L'impression emprunte à la gestation la nuance qui grandit dans la stase profonde de la suspension et de la transformation.

Dans la gestation biologique c'est la prééminence de la nuance qui préside à la forme. Et cette vérité biologique constitue la réplique exacte de l'impression comme forme de la conscience et comme conscience de la forme. L'impression apporte l'« *acte significatif* » de la forme puisque c'est grâce à elle que la forme atteint l'amont anthropologique de la conscience ou de la vision, et donc de la signification. Elle confronte le sens à la nuance et aboutit ainsi à la prégnance de la nuance grâce au sens. Le sens a certes sa propre prégnance, sa prégnance intrinsèque tributaire des mécanismes de l'intellect, de l'imagination et qui s'impose hors le contexte esthétique de l'impression et hors le principe créateur de la nuance. On pourrait par exemple dire que le *concept* est une structure idéale de la prégnance qui s'origine dans la conception par confrontation du sens à l'évidence. Une évidence qui fige en premier lieu la fragilité de l'inconnu, la fragilité de la nuance par la pureté du sublime au sens d'une action nouménale transcendantale. Le mot de la pureté évoque une rupture logicienne de l'idée d'avec la *con-fusion* qui nature et détermine l'impression et sa diathèse subjective qu'est la nuance. On pourrait donc placer l'idée ou l'idéalisme dans le même type de rupture et de réduction actualisées par la sensation en tant que phénoménalité pure. Sauf que l'idéalisme installe la massivité et la rupture sur le plan du nouménal.

L'idée peut être une forme de la prégnance qui confronte le sens aux principes dynamiques de l'intellection développés d'une manière logicienne ou nouménale. S'il est nécessaire de fixer à la prégnance de l'idée une action dans l'impression, on pourrait dire qu'elle est une sorte de positivité réductrice de l'impression. L'intellect et le concept partagent avec la sensation la réduction réificatrice de l'impression, la réduction réificatrice de la subjectivité. L'idée n'est pas à rapporter à l'impression que dans la mesure où sa conscience nie et renie la fragilité de l'impression, la nuance de l'impression. Le rapport de l'idée à l'impression est fondé sur la séparation de la prégnance et de la nuance. L'idée conçoit l'impression comme une étrangeté à la

prégnance et la prégnance comme une étrangeté à la nuance, voire une négation comme ce fut déjà anticipativement annoncé et profilé. La prégnance de l'idée situe l'impression dans l'axiome de la négation car la possession axiomatique de l'idée a le sens de *l'absolu* transcendant le relatif et le sens du *transcendant* réducteur de l'immanent. Dans ce genre de procès conscientiel, la prégnance ne possède pas la subsomption fondamentale de la subjectivité qui se nourrit de la passion de la fragilité à l'image de celle infusée par l'impression. La prégnance de l'idée relève de la réification de la nuance.

La nouménalité s'inscrit donc dans le même esprit de rupture, de réduction négativisante par rapport à l'impression que celle qui caractérise la sensation comme catégorie du matérialisme ou de la phénoménalité. Elle apporte la massivité de l'évidence idéale qui réduit la gestation subjective de la nuance. Le nouménal n'est pas totalement subjectif, sa subjectivité n'est pas une expérience de la totalité qui apporte à l'idéal la métaphysique de la nuance. La métaphysique de la subjectivité et la métaphysique de la nuance qui demeurent les deux procès fondamentaux de l'impression font défaut à la prégnance et à la pureté idéales. L'idéalisme porte en lui la rupture avec la nuance car lui aussi incarne dans son procès la tendance majorée à l'entité. Lui aussi relie l'incarnation à la prégnance de l'entité. L'idée est toujours une forme particulière de l'esprit et donc une forme divisée de la subjectivité. L'universel qu'elle porte est un universel de l'entité. Sa totalité est une totalité de l'esprit scandant par l'idée une particularité transcendantale de la subjectivité. Ce qui signifie que la possession transcendantale de l'esprit opère par une particularité qui ne possède intégralement la subjectivité. L'intellect, l'idée et l'idéalisme ne possèdent pas et ne dépassent pas la subjectivité. Toute la diathèse de l'idée relève de l'incarnation qui divise et particularise la subjectivité. Le point de rupture de l'idéalité d'avec l'impression réside dans la relativité de l'universel subjectif qui caractérise la forme entitaire de l'idée. L'universel de l'idée ne renvoie pas à la totalité de la subjectivité. Bien plus, il exerce sur elle la réduction de la particularisation qui est condition infrangible de la vérité idéale ou intellectuelle. Il y a dans l'idéalisme une *insubsomption* inconditionnelle de l'impression.

La condition de *l'insubsomption* du subjectif universel formulé à travers l'idéalisme renvoie à la rupture et à l'exclusivisme qui intellectualisent la perception et consécutivement déssubjectivise l'impression. Ce que dit l'idéalisme dans toutes ses versions historiques est précisément ceci que l'impression n'est pas une catégorie de la prégnance universelle de l'intellect. Autrement dit, l'impression ne saurait être une catégorie de la subjectivité laquelle constitue absolument l'identité de l'intellect à soi, c'est-à-dire d'une part l'identité de l'intellect à la subjectivité et l'identité la subjectivité à l'intellect. Cette identité constitue la vérité absolue de l'universel. Elle constitue la prégnance *entitaire* de l'identité qui doit être l'universel et de l'universel qui doit être l'identité. La prégnance universelle de l'idéalisme équivaut à la forclusion de la subjectivité impressive. L'idéalisme ne formule pas seulement cette exclusion mais la pratique. L'exemple philosophique le plus célèbre de la déssubjectivisation de l'impression et de l'insubsomption de l'universel subjectif est celui de Descartes qui trace tout un système logicien de l'exclusion de l'impression sous les dénominations multiples et sous les multiples convictions d'illusion, d'erreur, de fausseté, d'incohérence, d'obscurité et de confusion... L'intellectualité de la perception et de la conception telle par exemple qu'elle était perçue et pratiquée par la philosophie, pas seulement la philosophie matérialiste mais aussi idéaliste, rapporte l'histoire de ce

schisme qui intellectualise d'une manière schismatique la subjectivité. Grâce à ce schisme la subjectivité subit la déchéance, la forclusion qui réduit par la logique la conception en particulier et la perception en général à la rupture du particulier nouménal. C'est dire en fait que l'idéalisme dans sa réduction de l'impression conduit la subjectivité à subir la déshumanisation par l'entité. L'absolu comme principe actuel, final ou éthique de l'idéalisme exprime sur le plan de l'idéal la massivité entitative qui caractérise le matérialisme de la sensation. L'idéalisme ne subjectivise que dans la mesure où la totalité a une détermination exclusive de l'entité et donc du particulier. Dans l'idéalisme la totalité équivaut à une forme particulière de la subjectivité. Dans l'impressionnisme, la possession équivaut à l'investissement foncier, total et universel de la subjectivité.

La forme peut à son tour avoir sa prégnance propre qui découle de la sensation ou de n'importe quelle autre structure perceptive. L'image peut avoir la prégnance de la forme grâce à la sensation et à la sensibilité confrontant la vision à l'apparence. Toutes ces structures sont des possibilités de la prégnance qui ne subsument pas nécessairement la prégnance impressive qui doit allier nuance et forme, sens et nuance, nuance et suspension...

Les multiples prégnances citées avant conduisent à une sorte d'incarnation réductrice de la relation et de la continuité. Car toutes ces prégnances imposent l'entité finie de la sensibilité, de la perception et de la conception. Il n'y pas dans ces prégnances, telles qu'elles ont été perçues précisément, une modalité principielle de la nuance. Elles sont certes duelles, multiples, dynamiques mais selon des confrontations qui imposent à la fin une entité exclusive qui peut être une image, une forme, une idée ou un concept. Elles sont en ce sens uniquement *dépositaires*, *appositaires* ou *sédimentaires*. Elles imposent la contiguïté et la séparation. Mais celle qui se rapporte à l'impression se distingue par la particularité fondamentale d'associer prégnance et nuance. Seule l'impression porte la dualité et la multiplicité au point névralgique de l'essence qui se fonde sur le support de la nuance. Dans l'impression l'entité a le sens de la nuance. C'est la névralgie de la forme qui donne à l'impression son ampleur de l'être. L'essence a la continuité prégnante de la nuance. La nuance a l'essence prégnante de la continuité. L'inférence ontologique qui découle de la vérité de la nuance est la relativité de la massivité et de l'apparence. Aucune nuance ne pourrait conduire à la prégnance de la forme et de la masse. L'impression pose l'apparence sur la pente gestative de la forme car son principe dynamique est la nuance. Aucune nuance n'a de prégnance que gestative. Il s'ensuit relativement à cette profondeur fondamentale de la continuité que la nuance impressive ne ressort pas de la nature sédimentaire de la prégnance. La nuance et la prégnance sont une courbe de la conscience. Elles ne sont pas appositaires mais compositaires. C'est-à-dire qu'il y a toujours un vecteur de totalité immanent à la prégnance nuancée de l'impression. La prégnance impressive n'incarne pas l'entité ponctuelle ou sédimentaire. La différence qu'on trouve dans l'impression est que le sens ne trouve sa prégnance que par la médiation de la nuance. Cette vérité est exclusivement impressive. Tout l'enjeu de l'esthétique impressionniste relève de ce rapport foncier entre nuance et prégnance.

L'impression goghienne est la relation co-foncière et co-essentielle de la suspension et de la nuance. L'élémentaire peut se résumer à partir de l'investissement goghien de l'être comme l'étrangeté négative de l'impression. C'est alors que la totalité de l'être se développe dans la nuance en tant que catégorie de l'espace reliée à l'infime, en tant

que catégorie du temps représentative de l'éphémère, et en tant que catégorie de la subjectivité relevant de l'impression. Or, ces trois dynamiques n'appartiennent ni à l'apparence ni à l'élémentaire. Ce sont des catégories de la conscience profonde de la continuité, de la combinaison, de l'alliance. Le mot « impression » en tant que conscience de la nuance peut tenir tous ses sens et toutes ses relations avec une double ampleur œcuménique, cosmique et subjective. L'impression n'a pas d'être sans les deux stases de la relation et la profondeur. L'élémentaire n'a ni profondeur ni relation. L'élémentaire est insuffisant pour la profondeur de l'impression justement parce que son principe de l'être met à l'écart la nuance qui demeure la fécondité ontologique de la totalité et le principe catalyseur de la suspension. Et dans sa dépossession de la relation, l'élémentaire dépossède la subjectivité comme l'entend, la préfigure et l'actualise l'impression.

Copyright© Monsif Ouadai Saleh, 2011